

Chaque maison, tant soit peu confortable, aurait devant elle ou à ses côtés, dans la *verrière* ou le pré, un petit ou un grand verger, où des arbres droits, vigoureux, à la tête arrondie, chargés de fruits gros, vermeils, délicieux, lui prêteraient le charme de leur verdure.

Ces fruits seraient portés au marché au fur et à mesure de leur maturité et vendus à bon prix par la ménagère, qui s'en reviendrait au logis la poche bien garnie, joyeuse et contente : car rien ne dispose à la bonne humeur comme les bonnes affaires.

Le produit du verger, ajouté à ceux de l'étable, de la basse-cour, des terres, des vignes et des prés, constituerait un bon revenu, bien solide, qui dépasserait celui des meilleures industries des villes.

Il est vrai que les vergers sont exposés aux gelées tardives, à la grêle, aux orages, aux insectes ; mais les industries, le commerce, n'ont-ils pas les mottes saisons, des faillites, etc. ?

Les petits fruits mal venus, irréguliers dans leurs formes, ou trop mûrs, seraient consommés dans le ménage ou par les enfants, qui sont toujours les enfants d'Adam.

Les arbres du verger offriraient un asile assuré aux petits oiseaux, qui viendraient y chanter leurs chansons, y bâtir leurs nids, y élever leurs familles, détruire les insectes nuisibles et les graines de quelques mauvaises herbes.

Au lieu de tout cela, que voyons-nous le plus souvent dans les campagnes ?

Des maisons isolées ou entourées de quelques buissons ou de quelques arbres étiqués, échevelés.

Ici et là sont disséminés de rares arbres fruitiers, au tronc moussu, tordus, courbés, aux branches isolées, pendantes ou hérissées, sur lesquels le gui vorace s'est sournoisement implanté pour sucer leur sève. Si le pinson, le chardonneret ou la mésange ont le malheur de s'y arrêter, on les reçoit à coups de fusil, ou les enfants détruisent leurs nids.

Comment les cultivateurs élèvent-ils et plantent-ils leurs arbres fruitiers ?

Après la moisson, sur les terres à blé, ils trouvent, mêlés au chaume, quelques petits cerisiers, pommiers ou poiriers, venus de graines en même temps que le seigle et le froment. — Les noyaux ou pepins avaient été apportés là dans l'engrais au temps des semailles. — Ils enlèvent les petits plants avec la motte et les transportent dans un coin de leur petit jardin où ils végètent tant bien que mal, mais à leur aise.

Où bien au printemps, dans le bois taillis, les cultivateurs aperçoivent quelques sauvagions, venus de noyaux ou de pepins apportés là, dans les fruits, par les rats. Ils les arrachent et vont les transplanter toujours dans le coin de leur jardin.

Soit qu'ils aient été recueillis dans le chaume ou trouvés dans les bois, ces enfants abandonnés du règne végétal sont greffés par le cultivateur, lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur et la grosseur de deux doigts. Ils sont ensuite transplantés, quelquefois sans être greffés, dans une haie, sur le bord d'un chemin ou dans une mauvaise terre.

Quand il se donne le souci et la peine de greffer ses sauvagions, le cultivateur prend des soins sur le premier arbre fruitier du voisinage. Ces arbres, nous l'avons dit, sont pour la plupart vieux ou usés, ou d'anciennes espèces aujourd'hui avantageusement remplacées dans le commerce horticole par des variétés nouvelles.

Les produits de ces greffes seront, comme nous l'avons dit au commencement de cette note, petits, véreux, chancieux et dédaignés sur les marchés. Ils seront vendus à vil prix à la marchande ambulante, pour être revendus à un ou deux sous le tas.

Si le cultivateur ne greffe pas ses sauvagions, c'est encore pis ; il n'obtient que des fruits bâtards, acidulés, sans apparence et sans nom, destinés à être réduits en marmelade ou à faire de la piquette.

Mais ce n'est pas tout, lorsque le cultivateur veut planter ses arbres, il fait simplement un tron large et profond d'un pied, dans une terre qui n'a peut-être été remuée depuis le déluge qu'à sa surface par la charrue. Il retranche presque toutes les branches et toutes les racines, grosses et petites, met le *chicot* en terre, et tasse bien celle-ci avec ses pieds re-

vêtus de gros sabots, comme s'il voulait faire du pisé.

Quand le jeune arbre, ainsi transplanté, est né sous une étoile, ou doué d'une vigueur extraordinaire, il végète quelque peu chaque année. S'il est délicat ou atteint d'infirmité, il émet quelques feuilles au printemps et meurt en été.

L'année suivante, l'opération est à recommencer, et toutes les peines du cultivateur sont perdues.

Si l'arbre vit, il est exposé aux morsures des cochons et des brebis. On prétend, à la campagne, que ces morsures sont venimeuses ; elles sont souvent mortelles, il est vrai, mais probablement parce que l'écorce est *mâchée*, et la plaie pas nette. Les vaches en pâturage viennent aussi se frotter le cou et le flanc contre la tige du pauvre arbre qui se plie ou se tord. S'il parvient à porter quelques fruits, les enfants le secouent pour faire tomber ces fruits avant leur maturité. Les vents l'agitent en tous sens, le courbent et lui donnent dès sa jeunesse cette attitude caduque dont nous parlions tout à l'heure.

Tels sont les maux auxquels sont sujets les pauvres pommiers ou poiriers martyrs, qu'on appelle pompeusement ou plutôt ironiquement *arbres de verger*.

Voici maintenant, selon les meilleurs auteurs et praticiens, comment doit procéder, dans la plantation de son verger, un cultivateur intelligent qui a du goût et veut rendre sa propriété aussi agréable et productive que possible.

La méthode de cueillir dans les champs des sauvagions pour les greffer paraît économique au premier abord ; mais si on réfléchit que ces sauvagions, pris au hasard, peuvent être d'une nature chétive, peu vigoureuse, on y renoncera.

Un sujet languissant figurerait mal dans un verger et ne serait pas productif ; il faudrait le remplacer au bout de quelques années, et ces années seraient un temps précieux perdu pour le cultivateur.

Il vaudrait beaucoup mieux qu'il achetât chez un pépiniériste des arbres tout formés, sains et vigoureux, dût-il les payer de 50 à 75 centimes.

Qu'il se garde bien d'acheter à *bon marché* des arbres dans les marchés ; là on ne vend bien souvent que le rebut des pépinières.

Cependant, si le cultivateur a du goût pour l'arboriculture et qu'il veuille élever ses arbres lui-même, il devra faire un choix de sauvagions vigoureux, à la tige droite. Pour être plus sûr de leur bonne nature, il cueillera lui-même quelques fruits sauvages sur des arbres forts et sains ; il en extraira les noyaux ou les pepins et les sèmera dans un endroit isolé de son jardin.

JEAN SYLVESTRE.

(A continuer)

Oiseaux de basse-cour

LA POULE.

Bien qu'on s'y arrête moins en général, le choix des poules n'est pas moins important. Les efforts tentés en faveur de l'amélioration n'iraient que d'une jambe, et resteraient stériles si on ne donnait que de mauvaises poules au meilleur coq, et réciproquement.

On veut que la poule soit d'humeur facile, qu'elle soit bien emplumée, qu'elle se présente large à l'arrière, c'est-à-dire dans la région du bassin ; elle doit être incessamment occupée à chercher de la nourriture ; elle ne sera pas indifférente aux caresses du coq, et, si elle en devient la favorite, elle n'en sera que plus estimée pour le choix des œufs à soumettre à l'incubation. Il en est dont le naturel turbulent et farouche ne promet rien de bon. Si on les met au couvoir, elles cassent une partie des œufs, et, plus tard, elles maltraitent les poussins par maladresse ou par brusquerie. Voilà donc un nouveau cas d'exclusion, en dépit de la belle structure qui a pu valoir une préférence non justifiée, dans laquelle par conséquent on aurait tort de persévérer après coup.

Quand l'élevage a plus particulièrement en vue la production de la viande, il faut rechercher dans les reproducteurs des deux sexes l'existence des signes apparents de la qualité de chair, savoir : la couleur des pattes, la nature de la peau, la conformation large, la croissance précoce.